HAL
open science

Les émotions de l'empereur byzantin

Eric Limousin

To cite this version:

Eric Limousin. Les émotions de l'empereur byzantin . La politique des émotions au Moyen Âge IIIème rencontre EMMA " Pour une anthropologie historique des émotions au Moyen Âge ", May 2007, Aix-en-Provence, France. p. 33-48. hal-01247430

HAL Id: hal-01247430

https://hal.science/hal-01247430v1

Submitted on 23 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les émotions de l'empereur byzantin

Éric Limousin

En 1041, l'empereur Michel IV est à l'article de la mort. Michel Psellos, aux premières loges, décrit la scène[1] :

> L'empereur donc, dans la pensée qu'il était passé à une vie meilleure, exultait de joie et de satisfaction, et il était comme léger et rapide à se porter vers le chemin spirituel. Mais ceux de sa maison, et surtout son frère aîné, un nuage de découragement les couvrait tous, au point qu'ils étaient impuissants à retenir leurs lamentations de compassion. Pas même l'impératrice n'était maîtresse de son émotion : quand elle eut appris de quelqu'un cette nouvelle, affrontant tous les regards des hommes, elle fait violence à la nature et à pied elle se rend vers l'empereur ; mais celui-ci, soit qu'il eût honte de ses maux dont il avait été cause pour elle, soit que, en prenant le souvenir de Dieu, il l'eût oubliée, ne lui permet pas d'accéder auprès de lui[2].

Sentant sa fin proche, l'empereur connaît la joie et la satisfaction, des sentiments qui l'avaient quitté depuis longtemps alors que, dans le même temps, l'impératrice est décrite paniquée et en proie à une véritable angoisse. À cet instant, les émotions sont donc bien présentes dans le Grand Palais. Sur la forme, techniquement, Psellos n'écrit rien d'original car il suit la tradition de l'utilisation du vocabulaire aristotélicien (πάθος, αἰσχύνη). Sur le fond, l'impératrice Zoé soumise à ses émotions voit s'opposer ces dernières à la nature et elle quitte la réserve et la discrétion qui sont la règle de vie **[34]** des femmes dans le Palais[3]. Cette question des émotions à Byzance est, à ma connaissance, un thème à peu près vierge. Peu de productions historiographiques, quelques éléments présents dans la recherche anglo-saxonne mais, finalement, tout cela reste bien maigre. Seuls les spécialistes de l'épistolographie byzantine, s'intéressant à l'amitié, insistent sur le rôle de la φίλια dans la construction des réseaux, passent ensuite à l'étude des sentiments et des émotions [4].

J'ai tenté de montrer ailleurs que dans la correspondance de Michel Psellos, la φίλια n'était pas seulement utilitaire mais qu'elle laissait aussi la place, dans certains cas, à un véritable sentiment d'amitié et qu'elle mettait en œuvre de véritables

---

[1] C'est au cours des règnes de Michel IV et Michel V que Michel Psellos est introduit dans le personnel du palais à la suite de Constantin Leichoudès. Cette progression dans sa carrière se remarque dans la *Chronographie*, lorsqu'il insiste sur le fait qu'il a assisté à telle ou telle scène, Michel Psellos, *Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, I, 4-XXXVIII, 75^{5} ; 4-L, 82^{2-3}, texte établi et traduit par E. Renauld, Paris 1926, désormais Psellos, *Chronographie,* suivi de l'indication du volume, du livre, du paragraphe, de la page et de la ligne.

[2] Psellos, *Chronographie*, I, 4-LIII, 84.

[3] C'est la même surprise qu'il exprime lorsqu'il décrit les femmes sortant du gynécée pour défendre Zoé exilée par Michel V, Psellos, *Chronographie*, I, 5-XXVI, 102^{2-9}.

[4] Après M. Mullet, « Byzantium as a Friendly Society », *Past and Present*, 118 (1988), 1-25, on s'intéressera à M. Hinterberger, « Tränen in der byzantinischen Literatur : ein Beitrag zur Geschichte der Emotionen », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, 56 (2006), 27-51 ; M. Grünbart, « This Love that has Warm'd us. Reconstructing Networks in 12th Century Byzantium », *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 83/2 (2005), 299-313.

sentiments : le manque, l'absence entre autres[5]… On est logiquement tenté d'aller voir de plus près d'autres œuvres du polymathe byzantin, et en particulier d'étudier de près la *Chronographie* pour vérifier s'il laisse transparaître des émotions ou s'il les utilise d'une manière originale dans la construction de son récit. Il est couramment admis qu'il maîtrise totalement la pratique de l'écriture et que les techniques de la rhétorique n'ont aucun secret pour lui. Par conséquent, si cet auteur utilise le registre des émotions dans son récit, c'est tout sauf un hasard de l'écriture, et c'est donc nécessairement voulu et pensé.

Depuis quelques années, on assiste, avec bonheur, à un renouveau des études sur l'œuvre majeure de Michel Psellos. Longtemps déconsidérée, la *Chronographie* a été d'abord vue comme une œuvre sans intérêt historique, simple résumé des ragots de la cour impériale et des micro-aventures de Michel Psellos. Grâce à A. Kaldellis, on accède à une relecture de l'œuvre qu'il aborde comme une autobiographie et une autojustification de la position et du rôle de Psellos à la cour impériale. Ce dernier se place en spectateur et en acteur du jeu politique qu'il essaie dans le même temps de théoriser[6]. **[35]**

Poser la question des rapports entre l'empereur et l'expression des émotions et des sentiments devient dès lors très logique. En effet, l'empereur est présenté comme intemporel, immuable et c'est cet aspect qui est la base de toute l'image impériale véhiculée par les représentations artistiques et les descriptions des rites et cérémoniaux[7]. Constantin VII Porphyrogénète définit dès la préface du *Livre des Cérémonies* l'empereur comme image terrestre de l'ordre et de la solennité céleste:

> la puissance impériale, quand elle est exercée dans le rythme et dans l'ordre, est à l'origine de l'harmonie et du mouvement que le démiurge a donné à l'Univers[8].

Ce mystère est également représenté par le cérémonial impérial où tout est organisé et contrôlé, les vêtements, les attitudes sont codifiés et sacralisés, ainsi que les assemblées officielles où l'empereur s'exprime par l'intermédiaire d'un dignitaire. Ces *silentia* sont l'illustration magnifique d'un empereur à l'expression contrôlée et même « hypercontrôlée »[9].

Pour tenter d'y voir clair, la méthode utilisée ici est simple et quasi unique. En effet, avec la *Chronographie*, il faut renoncer à toute tentative d'étude précise du vocabulaire. Michel Psellos, considéré de son temps comme le plus grand savant, maîtrise si bien la langue et multiplie tellement les variations de vocabulaire qu'il rend illusoire toute tentative de définition du vocabulaire. C'est pourquoi nous avons procédé à une enquête simple, cherchant à repérer dans la *Chronographie* toute mention, aussi minime soit-elle, d'une émotion décrite par Michel Psellos. Dans un premier temps, il

---

[5] É. Limousin, « Les lettrés en société : φίλος βίος ou πολιτικὸς βίος ? », *Byzantion*, 59/2 (1999), 342-65 et G. Karlsonn, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine*, Uppsala 1962.

[6] A. Kaldellis, *The Argument of Psellos' Chronographia*, Leyden 1999 ; M. Hinterberger, *Autobiographische Traditionen in Byzanz*, Vienne 1999 ; J. N. Ljubarskij, « Michael Psellos in the History of Byzantine Literature : Some Modern Approaches », dans *Pour une « nouvelle » histoire de la littérature byzantine : problèmes, méthodes, approches, propositions. Actes du Colloque international philologique, Nicosie-Chypre, 25-28 mai 2000*, P. A. Agapitos et P. Odorico (éd.), Paris 2002, 107-16.

[7] M. Kaplan, *Byzance*, Paris 2007, 102-5.

[8] Constantin VII Porphyrogénète, *Le Livre des Cérémonies*, I, A. Vogt (éd.), Paris 1935, 2^{19-02}.

[9] Le *silention* est une séance solennelle où un eunuque, le silentiaire, impose le silence en présence de l'empereur.

s'agit de repérer l'ensemble des sentiments et des émotions présents, pour ensuite tenter de voir si Psellos développe une théorie des émotions impériales[10]. **[36]**

* * *

Après une lecture attentive de la *Chronographie*, on constate que les empereurs rient peu mais ils rient quand même. À première vue, Michel Psellos a une vision négative du rire. Ainsi, Basile II rit aux éclats (καγχασμὸν) c'est-à-dire qu'il a un rire qui entraîne un désordre du corps (συμβράζω)[11]. De même, dans une description assez truculente de Jean l'Orphanotrophe, Psellos le décrit soutenant et maintenant l'axe de l'empire malgré l'ivresse et le rire[12]. Cependant tout n'est pas à critiquer dans le rire : Isaac Ier Comnène a la plaisanterie facile et cela fait partie des nombreux traits de caractère agréables chez cet empereur que Michel Psellos apprécie[13]. Par ailleurs, en décrivant la maladie de Romain III Argyros, il fait de la disparition du rire l'un des marqueurs de sa déchéance.

> Tous les maux fondaient ensemble sur lui : âpreté de caractère, esprit chagrin, colère, irritation et cris, toutes choses qui lui étaient inconnues auparavant ; tant il y a que lui, qui était d'un abord facile au temps de ses premières années, était alors devenu inabordable autant qu'inaccessible. Car le rire l'avait quitté, ainsi que la grâce de l'âme, la douceur du caractère ; et il ne se fiait absolument à personne, pas plus que lui-même n'inspirait confiance à personne[14].

Psellos mentionne souvent la pudeur (αἰδῶς) comme la cause d'une émotion visible chez les empereurs. Cela concerne principalement l'empereur Michel VII Doukas à la fin de la *Chronographie*, dans la partie la moins rédigée, la moins travaillée de l'ouvrage. Michel, digne élève de Psellos, ne se livre pas aux plaisirs par « excès de pudeur »[15]. Cette vertu semble familiale puisque son père Constantin X Doukas mène une « vie de père de famille »[16]. Cette mesure, cette modération ne sont pas présentes chez Constantin IX Monomaque. En de nombreuses occasions, il se laisse emporter par **[37]** ses impulsions (ὁρμής). Ainsi, en 1047, après la défaite du révolté Léon Tornikios, alors que le danger est passé, il se venge de son adversaire et de ses partisans en ordonnant qu'ils soient aveuglés avant le triomphe. Il rompt ainsi avec la promesse de pardon faite aux révoltés avant leur reddition, promesse faite également à Dieu. Il rompt également avec la tradition de clémence des empereurs qui châtient volontiers les chefs mais pardonnent aux seconds[17]. Il retrouve son calme et

> ayant arrêté l'élan de sa colère, avec beaucoup de bienveillance il fait la paix avec ceux qui avaient conspiré contre lui[18].

---

[10] Je crains qu'il faille renoncer à une étude exhaustive et systématique du vocabulaire « psellien » car les légers glissements de sens sont très fréquents chez lui et résistent à toute tentative… Jusqu'à preuve du contraire, seul le vocabulaire spécifique et très spécialisé peut faire l'objet d'études détaillées.

[11] Psellos, *Chronographie*, I, 1-XXXVI, 23^{21-24}.

[12] Psellos, *Chronographie*, I, 4-XIV, 60^{1-5}, il faut comprendre qu'il gouverne ! C'est un des exemples de la richesse du vocabulaire psellien…

[13] Psellos, *Chronographie*, II, 7b-LIX, 119^{12-13} ; 7b-LXXVI, 130^{3-4} ; sur les rapports entre Michel Psellos et Isaac, voir Kaldellis, *The Argument*, 167-78.

[14] Psellos, *Chronographie*, I, 3-XXIV, 49^{6}-50^{15} ; C. Jouanno, « Le corps du prince dans la *Chronographie* de Michel Psellos », *Kentron*, 19 (2003), 205-21.

[15] Psellos, *Chronographie*, II, 7f-III, 174.

[16] PSELLOS, *Chronographie*, II, 7c-XX, 147-8.

[17] J.-C. CHEYNET, *Pouvoirs et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris 1990, 171-3.

[18] Psellos, *Chronographie*, II, 6b-CXXIII, $29^{1-10 \text{ et } 14-16}$.

PSELLOS, *Chronographie*, II, 6b-CXXIII, $29^{1-10 \text{ et } 14-16}$

Victorieux, l'empereur se doit d'être clément, de pardonner, et surtout de résister à la tentation de la vengeance, fille de la colère. Dans ce cas précis, Constantin déçoit son biographe en sombrant dans la facilité de la colère, perdant le contrôle de lui-même alors que c'est une de ses qualités[19]. Psellos affirme que la pudeur et la modération sont des valeurs positives, souvent présentes chez les empereurs. Il le montre lors des descriptions héroïques des empereurs souffrant de maladie. Michel IV[20] et Constantin IX Monomaque[21] cachent la marque visible de leurs douleurs par pudeur et pour ne pas jeter le discrédit sur la fonction impériale.

Lorsqu'il décrit les empereurs et impératrices aux prises avec les aventures de l'amour, Psellos se délecte véritablement dans la description positive ou négative des émotions et des sentiments[22]. L'amour de Michel VII Doukas pour sa femme est tellement conforme aux normes sociales, surtout après les extravagances de Constantin IX Monomaque que Michel Psellos n'y attache pas **[38]** d'importance[23]. La première description d'un véritable amour concerne encore Zoé et Michel le Paphlagonien. À première vue, cet amour n'est pas présenté de manière très favorable :

> brûlée dans ses yeux d'un feu proportionné à la beauté du jeune homme, [Zoé] fut éprise de lui sur-le-champ et, par un accouplement mystique, elle fut grosse de son amour[24].

Plus loin, il ajoute, pour opposer ses sentiments à ceux de Michel :

> Elle, elle l'aimait vraiment alors ; mais lui, il ne la désirait pas précisément, […] mais était prêt à tout faire et à tout supporter [pour obtenir le pouvoir impérial][25].

C'est le face-à-face entre un « *vrai amour* » et un amour feint, « *dressé qu'il était dans cet art par son frère* ». Certes, Zoé a failli et a perdu le contrôle de ses actions mais, au moins, elle le fait pour des raisons acceptables. Pour Michel Psellos, c'est probablement parce qu'elle est une femme, mais plus sûrement parce qu'elle n'est pas une philosophe, qu'elle peut contrôler et « *ménager ses désirs* »[26].

Dans la *Chronographie*, l'amour revient avec l'épisode des amours entre Constantin IX Monomaque et la Sklèraina[27]. Connaissant les méthodes de séduction de Constantin, Psellos s'étonne de la place que prend un véritable amour dans la vie de Monomaque[28]. Il perd à son tour toute capacité de jugement en voyant la Sklèraina en

---

[19] Psellos, *Chronographie*, II, 6b-CLXIV, 52. « Donc, pour ma part, en comparant, à ces personnages ce très grand empereur, je sais qu'il leur est inférieur en bravoure, mais supérieur par les autres qualités, plus grandes, certes que le prix de la valeur qu'il leur a cédé. En effet, tout vif qu'il était de sa nature, avec un esprit prompt s'il en fut, et une mémoire éminemment fidèle, il était maître de sa colère à un tel point qu'il paraissait avoir reçu en partage supérieurement aux autres le privilège de la douceur. »

[20] Psellos, *Chronographie*, I, 4-XVIII, 63^{3-10}.

[21] Psellos, *Chronographie*, II, 6b-CXXVII-CXXX, 31-3, plus précisément p. 32^{8}-3^{14}.

[22] C'est d'ailleurs cet aspect qui lui donne sa réputation de torchon à scandales.

[23] Psellos, *Chronographie*, II, 7f-IX, 177^{1-4}.

[24] Psellos, *Chronographie*, I, 3-XVIII, 45^{19-23}.

[25] Psellos, *Chronographie*, I, 3-XIX, 46^{20-31}.

[26] Psellos, *Chronographie*, I, 3-XIX, 45^{1-2}, 6-IV, 119^{7-11} ce qui l'oppose à sa sœur Théodora dont « *l'esprit était égal à lui-même* ».

[27] Sur le personnage, voir W. Seibt, *Die Skleroi*, *eine prosopographisch-sigillographische studie*, Vienne 1976, 71-6 ; N. Oikonomides, « Saint George of Manganes, Marie Skleraina and the "Malyj Sion" of Novgorod », *Dumbarton Oaks Papers*, 34/35 (1980-81), 239-46.

[28] Psellos, *Chronographie*, I, 6b-L, 142^{8-12} : « La nièce de sa femme défunte, personne belle et sage d'ailleurs, il se la donna, en effet, pour compagne très illégitime, soit qu'il l'eût persuadée par des cadeaux, soit qu'il l'eût charmée par des paroles amoureuses, soit qu'il eût fait servir à ses fins quelque

lieu et place de Zoé[29]. Donc dans les premiers temps, l'empereur **[39]** dissimulait ainsi sa passion pour cette femme et jusque-là son amour n'allait pas sans honte (αἰδῶς) ; mais peu à peu, il dépose toute pudeur (αἰσχύνη) et abandonne toute mesure, ce qui surprend Michel Psellos – pourtant habitué à pire – qui trouve la situation invraisemblable[30]. Ensuite la situation amoureuse de Constantin désespère Psellos après la mort de la sébaste car

> dans ses entretiens au sujet de l'amour, il s'égarait dans une foule de chimères (φαντασίας) et d'étranges représentations (ἀνατυπώσεις ἀτόπους)[31].

Le philosophe emploie ici un vocabulaire platonicien qu'il abandonne à la fin du paragraphe pour décrire les amours de l'empereur pour cette princesse étrangère en utilisant à nouveau le vocabulaire qui a servi à décrire Zoé en prise avec les affres de la passion[32]. Là encore, l'amour-passion représente une transgression, un franchissement des limites. En effet, une des conséquences de cet amour, c'est le fleuve de richesses qui coule désormais depuis Constantinople vers le Caucase, n'entraînant aucun sentiment de honte chez Constantin mais seulement chez Michel Psellos[33].

Ces thèmes du dépassement et de la perte de contrôle sont également très présents dans la description de la passion et des désirs non-charnels. L'empereur qui illustre le mieux cet aspect de la question est bien évidemment Constantin VIII car le court passage décrivant son règne est un véritable catalogue des passions qui perturbent l'exercice du pouvoir. Il a une volonté faible et se laisse aller aux plaisirs de la chasse (plaisir que l'on retrouve également chez Isaac Ier Comnène et Jean Doukas[34]), mais il se laisse aussi tenter par **[40]** les activités intellectuelles comme l'indique la mention du *théâtrôn*. Sur ce point, il existe une ambiguïté : est-il question du théâtre « classique » ou est-ce que cela correspond aux jeux intellectuels, dans un parallèle tentant avec Néron ? En effet, à plusieurs reprises dans les sources du XIe siècle, on retrouve la mention de ce *théâtrôn* qui connaît les faveurs des élites intellectuelles où

---

autre moyen ». Ce texte est caractéristique de Psellos, c'est presque incompréhensible même après plusieurs lectures : cela semble vouloir dire Constantin IX utilise tous les artifices de la séduction et Michel Psellos ne veut pas savoir lesquels.

[29] Psellos, *Chronographie*, I, 6b-LII, 142^{1}-43^{8} : « LII. Mais l'empereur, pas même après son arrivée au pouvoir, n'avait oublié son amante ; bien au contraire : il voyait l'impératrice avec les yeux du corps mais il évoquait et recueillait avec les yeux de l'esprit les traits de l'amante ; il serrait l'une dans ses bras, mais l'autre, il la gardait enlacée dans son âme. Sans craindre ni les circonstances, ni la jalousie de l'impératrice, sans prendre aucun avis en considération ».

[30] Ce terme est probablement meilleur que la proposition « incroyable » de l'éditeur pour la traduction du terme ἀπίστων. Psellos, *Chronographie*, I, 6b-LVI, 144^{1-7}.

[31] Psellos, *Chronographie*, II, 6b-CLI, 45^{4-5}.

[32] Il s'agit du verbe ἐγκυμονεῖν que l'on peut traduire par « être grosse de », « être empli de », il s'agit ici d'une « violente passion », Psellos, *Chronographie*, II, 6b-CLI, 45^{17-8}. Ce vocabulaire est utilisé une troisième fois pour décrire la passion ridicule du « bouffon » Boïlas pour la même princesse, Psellos, *Chronographie*, II, 6b-CXLIV-CL, 40-45 et CLV, 47.

[33] Psellos, *Chronographie*, II, CLIV, 46^{1-4}.

[34] Pour Isaac, Psellos, *Chronographie*, II, 7b-LXXII, 128-129 ; pour Jean Doukas, Psellos, *Chronographie*, II, 181-2, il revient sur son goût pour la chasse dans sa correspondance avec le César, Michel Psellos, « Quelques lettres inédites ou déjà éditées de Michel Psellos », *Revue des Études Byzantines* 44/9 (1986), 140-41 ; Michel Psellos, *Scripta Minora*, n°186, 205-6 ; n°232, 278-81 ; Michel Psellos, *Messaionikè Bibliothèkè*, V, n°71, 306-7 ; n°156, 406-9 ; sur la chasse à Constantinople, É. Patlagean, « De la chasse et du souverain », *Dumbarton Oaks Papers*, 46 (1992), 257-64. Réédité dans *Figures du pouvoir à Byzance (IXe-XIIe siècle)*, Spolète 2000.

> [l'empereur] parlait avec grâce dans les disputes et se pliait aux usages des citoyens[35].

Du manque de modération à la colère, le passage est souvent rapide. Également toujours mal vue par Michel Psellos, la colère est nettement présente chez Constantin VIII. Elle est évidemment l'illustration de la faiblesse de la volonté de l'empereur. Il est « emporté » (ὀξύρροπος) et cela l'entraîne vers la cruauté[36]. Il est donc le jouet de sa colère[37]. Cependant, son frère Basile II connaît aussi la colère, si ce n'est que lui sait la contrôler, au point que cette capacité devient une qualité aux yeux de Psellos : « ses colères, il les mettait en réserve et les cachait comme sous la cendre dans son cœur »[38]. Enfin, Constantin IX Monomaque offre un autre exemple de cette colère maîtrisée, rentrée et contrôlée, même si parfois la maîtrise est plus lente à se manifester chez lui :

> Toujours est-il que pendant quelques jours il persistait dans sa propre décision, parce que sa très juste colère était encore toute fraîche ; mais quand une fois son courroux s'était relâché, et cela lui arrivait lorsqu'il entendait quelqu'un faire l'éloge de la clémence et vanter à ce propos certains des empereurs précédents, tout de suite il se souvenait des coupables et de leurs chaînes et tantôt il pleurait, tantôt on se demandait comment il arrangerait au mieux leur affaire[39]. **[41]**

Le passage essentiel est situé un peu avant lorsque Psellos décrit l'attitude la plus fréquente chez Constantin IX. Pour ce faire, il adapte un passage de la *République* de Platon[40].

> […] Tout vif qu'il était de sa nature, avec un esprit prompt s'il en fut, et une mémoire éminemment fidèle, il était maître de sa colère à un tel point qu'il paraissait avoir reçu en partage supérieurement aux autres le privilège de la douceur. À moi du moins, il ne m'échappait pas qu'il tenait la bride haute à sa colère, comme fait un cocher à un cheval fougueux ; après que son sang avait fait irruption sur son visage, son corps, soudainement ébranlé, se rasseyait d'une façon plus soudaine encore, et à l'instant même son raisonnement se retournait ; et si par hasard pour une raison d'administration impériale il avait usé d'un ton plus vif ou menacé quelqu'un d'un châtiment, tout de suite il rougissait plus ou moins, comme s'il avait honte d'avoir ainsi parlé, contrairement à son habitude[41].

Est-ce à dire que Psellos fait de la colère, de l'irascibilité un des éléments indispensables du gouvernement ? C'est ce qu'il exprime en mentionnant à propos de Constantin IX Monomaque « une très juste colère »[42], mais dans ce cas le seul bon gouvernant est celui qui est capable de la maîtriser et de l'utiliser à bon escient. C'est l'idée qu'il développe à propos de Constantin X Doukas en reprenant la même

---

[35] Psellos, *Chronographie*, I, 2-VIII, 30[9-10]; M. E. Mullet, « Aristocracy and Patronage in the Literary Circles of Comnenian Constantinople », dans *The Byzantine Aristocracy from the IX*[th] *to the XIII*[th] *Century*, Oxford 1984, 236-53.
[36] Psellos, *Chronographie*, I, 2-II, 25[11-12].
[37] Psellos, *Chronographie*, I, 26[35 et 30].
[38] Psellos, *Chronographie*, I, XXXIV, p. 22[14-17] (ὀργὴν), XXXVI, 23[17-18] (θύμος).
[39] Psellos, *Chronographie*, II, 6b-CLXVIII, 54[3-10].
[40] Platon, *Rép*. 375e « Cependant il faut qu'ils soient doux envers les leurs, et rudes envers les ennemis […] Où trouverons-nous un caractère à la fois doux et hautement irascible ? ».
[41] Psellos, *Chronographie*, II, 6b-CLXIV, 52.
[42] ἡ δικαιοτάτη ὀργὴ : Psellos, *Chronographie*, II, 7b-CLXVIII, 54[5].

expression que pour Basile II[43], sauf que chez Constantin X, il n'est même pas certain qu'elle existe sous la cendre et il ne fait rien spontanément, tout étant le fruit d'un calcul (λογίσμον).

Enfin, Psellos décrit les larmes et les pleurs comme des manifestations de la honte ou du remord. Le chagrin peut venir du remord de s'être emporté, comme Constantin VIII qui pleure, souffre avec ceux qu'il vient de punir, excessif dans la colère comme dans le chagrin[44]. Avec Zoé, c'est plus complexe car elle pleure de joie comme de désespoir en adressant ses prières à l'icône de l'Antiphonète[45]. Là encore, Constantin IX Monomaque est le véritable héros **[42]** de Michel Psellos : à la mort de la sébaste, ce ne sont que lamentations de sa part, il pleure comme un enfant[46]. En appliquant la justice, il pleure, véritable fontaine de larmes sur le sort du coupable et prend en charge le poids de la peine[47]. C'est une qualité que l'on retrouve chez Isaac Ier Comnène et Constantin X Doukas : le premier pleure en voyant Michel Psellos alors que le second pleure sur les coupables[48]. Enfin, après l'aveuglement de Romain IV Diogénès orchestré par l'oncle et la mère de Michel VII Doukas, Psellos décrit le jeune empereur versant plus de larmes que Romain sur sa souffrance, les larmes devenant ainsi la preuve de la non participation de Michel au coup d'État[49].

Les larmes sont souvent l'expression d'un sentiment parallèle : la honte, qui reste pour Michel Psellos l'expression d'un sentiment de culpabilité. Dans la terminologie, elle rejoint la pudeur précédemment étudiée : αἰδῶς, selon les lexicographes, c'est la honte due à une mauvaise action. Cependant, la nuance est faible avec αἰσχύνη et les deux termes sont probablement interchangeables puisque Michel Psellos les utilise tous les deux dans le même paragraphe à propos de Michel IV[50].

***

Les énumérations des émotions apparaissent tout au long de la *Chronographie*, mais elles ne forment pas une simple litanie. En effet, dans certains passages que l'historiographie n'a pas encore totalement décryptés, Michel Psellos développe une théorie personnelle du bon empereur qui doit permettre à l'historien de construire une image de l'empereur idéal.

La tradition et les descriptions classiques incitent à penser à l'existence d'un cérémonial empesé où l'empereur, hiératique et silencieux, assiste impassible aux différents épisodes de la vie de cour. Or Michel Psellos nous en donne une tout autre vision : on crie, on pleure, on se congratule, on se jette dans les bras les uns les autres. Cependant, il ne faut pas penser que c'est le remplacement **[43]** d'une règle par une autre car Psellos ne décrit pas la vie du palais bien ordonnée par les cérémonies et les manifestations impériales, mais il s'intéresse aux conseillers et fonctionnaires les plus proches de l'empereur qui forment, avec lui, le monde des *basilikoi* qui ont accès à

---

[43] Psellos, *Chronographie*, II, 7c-IV, 140$^{3-5}$: « Il était maître de sa colère ; il ne faisait rien spontanément, mais tous ses actes étaient le fruit d'un calcul. Il ne priva personne de la vie, eût-il commis les derniers des crimes ».
[44] Psellos, *Chronographie*, I, 2-II, 26$^{26-37}$.
[45] Psellos, *Chronographie*, I, 6b-LXVI, 149$^{10-18}$.
[46] Psellos, *Chronographie*, I, 6b-LXX, 150^{1}-51^{5}.
[47] Psellos, *Chronographie*, II, 6b-CLXVIII, 54.
[48] Psellos, *Chronographie*, II, 7b-XLII, 110 et 7c-IV, 140.
[49] Psellos, *Chronographie*, II, 7e-XLIII, 172$^{3-5}$.
[50] Psellos, *Chronographie*, I, 4-XVII, 63$^{10 \text{ et } 22-24}$, il est possible que l'auteur byzantin ignore les subtilités du texte d'Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Livre IV, 1128b. Il faudrait poursuivre l'enquête…

l'empereur et l'assistent dans son gouvernement[51]. C'est par un souci de justice que l'empereur intervient personnellement dans le gouvernement mais il s'agit avant tout d'une justice administrative et la décision de Constantin IX Monomaque correspond probablement à la punition d'un administrateur indélicat. Une telle affaire n'est pas sans rappeler ce que nous apprend Kékauménos lorsqu'il nous relate les affres subis par son parent, Jean Maïos. Il avait affermé une charge fiscale et administrative, et, n'ayant pu verser la somme promise, a été emprisonné par l'empereur[52]. Le contrôle de l'administration par l'empereur est un des axes de la politique de Constantin IX. En 1045, la novelle sur le *nomophylax* cherche à instaurer le contrôle des compétences des étudiants en droit[53]. Entre 1043 et 1045, la création de l'*épi tôn kriséôn* a comme objectif la vérification de la conformité des décisions des juges de provinces car selon Attaleiatès, ils sont de moins en moins compétents en matière de justice[54]. Cette politique fortement inspirée par Jean Mauropous et Michel Psellos montre la volonté impériale de juger les plaintes liées à l'exercice du pouvoir par ses fonctionnaires. Quittant le registre des émotions, cette étude de la *Chronographie* nous fait pénétrer dans les mécanismes de l'action politique, des nominations…

Donc de temps à autre, probablement de manière réfléchie et pensée, Michel Psellos parsème sa *Chronographie* de paragraphes de théorie politique qui permettent aux historiens de tenter d'approcher **[44]** sa pensée[55]. Pour le sujet qui nous importe ici, on constate la construction quasi-systématique des différents portraits impériaux : portrait moral puis portrait physique, ces descriptions étant ensuite complétées par plusieurs passages théoriques :

1. La description de la mort de l'empereur Michel IV qui fait écho à l'attitude de Constantin IX Monomaque devant la maladie ;
2. L'impossibilité de trouver un empereur parfait avec Constantin IX ;
3. Une digression sur les rapports entre l'âme et le corps au moment du règne de Théodora[56]. Si l'on considère que l'ouvrage est autobiographique, ces digressions de Michel Psellos permettent de décrypter sa pensée politique et philosophique. Qu'en retire-t-on ?

Le passage de la mort de Michel IV montre l'opposition entre le corps et l'âme. C'est la perspective de sa mort qui libère l'empereur du poids de la souffrance liée à la maladie. Après un dernier triomphe où il apparaît encore maître de la nature en cachant

---

[51] É. Limousin, « Obtenir l'autorité du prince à Byzance au XIe siècle », dans *Le Prince et son peuple, Actes du Colloque de Lorient (septembre 2007)*, J. Quaghebeur, J.-M. Picard, H. Oudard, (éd.) à paraître à Rennes.

[52] Kekaumenos, *Strategikon*, *Cecaumeni Strategicon*, B. Wassilievsky et V. Jernstedt (éd.), Saint-Pétersbourg, 1896, 39-42, voir C. Roueché, « The Rhetoric of Kekaumenos », dans *Rhetoric in Byzantium*, E. Jeffreys (éd.), Aldershot 2003, 23-37.

[53] Sur le *nomophylax*, W. Wolska-Conus, « Les écoles de droit et l'enseignement du droit à Byzance au XIe siècle : Xiphilin et Psellos », *Travaux et Mémoires*, VII (1979), 1-107.

[54] Cette fonction est connue par une courte mention dans Michel Attaleiatès et par quelques titulaires connus, Attaleiatès, *Historia*, Bonn 1853, 21-22 ; N. Oikonomides, *Les Listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972, 269, n. 11 et du même, « L'évolution de l'organisation administrative de l'empire byzantin au XIe siècle », *Travaux et Mémoires*, VI (1976), 133-35.

[55] En plus de Kaldellis et J. N. Ljubarski déjà cités, on peut ajouter C. Chamberlain, « Theory and Practice of Imperial Panegyric of Michael Psellos », *Byzantion*, 56 (1986), 16-27 ; G. J. Johnson, « Constantine VIII and Michael Psellos : Rhetoric, Reality and the Decline of Byzantium, A.D. 1025-1028 », *Byzantine Studies/Études Byzantines*, 9/2 (1982), 220-32.

[56] Il revient sur ce thème dans un discours adressé à la même impératrice, Michel Psellos, *Oratoria Minora*, A. R. Littlewood (éd.), Leipzig 1985, n°1, 1^{12}-2^{22}.

la maladie lors de la procession, ensuite, il « renonce » à la vie corporelle en se faisant moine. Il est donc « léger et rapide à se porter vers le chemin spirituel »[57].

Après le règne calamiteux à tout point de vue de Michel V, Constantin IX occupe la plus grande partie de l'œuvre de Psellos. Cette partie du récit lui fournit donc l'occasion de quelques développements dont le paragraphe XXVII consacré à dresser une typologie des empereurs[58]. Il y exprime le postulat selon lequel il doit exister un empereur parfait. En effet, de nombreux écrits sont consacrés à cette recherche et les prédécesseurs de Psellos s'étonnent que, depuis le temps, il ait été impossible de trouver un empereur **[45]** parfait. Or selon lui, l'échec vient d'abord des historiens qui trouvent toujours quelque chose à redire sur un règne, un détail, une décision, la prise du pouvoir, le manque de préparation de la succession. Pour Psellos, cet échec est normal, n'a rien d'étonnant, « [il] ne saurai[t] [s]'étonner de cela ; c'est le contraire qui [l]'étonnerait »[59]. L'empereur ne pouvant agir de manière parfaite, en vrai philosophe, il est donc logique qu'il profite de son pouvoir tout en essayant au mieux de gouverner son empire, ce que sait parfaitement faire son héros Constantin IX :

> Cet empereur n'a pas précisément compris la nature de la royauté, ni qu'elle est une sorte de fonction utile aux sujets, ni qu'elle nécessite une âme toujours en éveil pour la bonne administration des affaires ; mais il a considéré le pouvoir comme un repos des fatigues, une satisfaction des désirs et un relâchement de la contention d'esprit, comme s'il était entré dans le port de la royauté pour ne plus s'occuper de la manœuvre, mais bien pour jouir des avantages de la tranquillité […][60].

En obéissant à certaines pulsions, en laissant apparaître certaines émotions, Constantin a néanmoins un comportement tout à fait digne d'un empereur selon Psellos car le poids qui pèse sur les épaules des empereurs est tel que seuls des êtres d'exception comme Basile II, Michel IV ou Isaac Ier Comnène peuvent résister et donner le meilleur d'eux-mêmes. C'est ce qu'il finit par exprimer plus directement à propos de Théodora et de son ministre Léon Paraspondylès :

> « À la réflexion je distingue trois espèces d'âmes, selon leurs différents états. L'une est celle où l'âme vit seule avec elle-même, affranchie du corps, fortement tendue et n'ayant guère de relâche. Pour les deux autres espèces, je considère l'âme par rapport à sa vie avec le corps. Si constituant une vie moyenne, l'âme, quoiqu'éprouvant de grandes et nombreuses affections, préfère, comme dans un cercle, occuper le centre exact, alors elle fait l'homme politique[61], sans être exactement ni divine, ni spirituelle, ni amie du corps et remplie de passions. Par contre, si elle s'écarte de cette moyenne, à mesure qu'elle avance dans cette vie portée vers les passions, elle réalise la vie de jouissance et de volupté. Mais si un

---

[57] Psellos, *Chronographie*, I, 4-LIII, 84.

[58] Les autres paragraphes théoriques dans le livre 6b sont :

§ XXII-XXVI, 127-30 : digression sur le rôle de l'historien et du philosophe, des rapports entre l'auteur des discours élogieux de l'empereur et l'historien du règne.

§ XXVII-XXXV, 130-34 : discours théorique sur le portrait impérial adapté à Constantin IX Monomaque.

§ XXXVI-XLVI, 134-40 : Psellos et l'éducation

§ XLVII-XLIX, 140-41: fin portrait de Constantin IX Monomaque.

[59] Psellos, *Chronographie*, I, 6b-XXVII, 130^{8-14}.

[60] Psellos, *Chronographie*, I, 6b-XLVII, 140^{1-8}.

[61] U. Criscuolo, « Πολιτικὸς ἀνὴρ. Contributio al pensiero politico di Michele Psello », *Rendiconti della Società Nazionale di Scienze, Lettere ed Arti*, n.s. 57 (1982), 139-63.

homme entre tous est capable de **[46]** s'élever au-dessus du corps et de se tenir au faîte de la vie spirituelle, qu'y a-t-il de commun entre lui et les choses ? « Car j'ai dit, dit l'Écriture, dépouillé de ma tunique ; comment la remettrai-je ?[62] » Qu'il monte, en effet, sur une haute montagne à la cime aérienne et qu'il se tienne avec les anges, pour être illuminé d'une lumière plus vive, s'étant tenu lui-même à l'écart et éloigné de la société des hommes ! Mais, si personne au monde n'a pu se glorifier à ce point de sa nature, tel ou tel se voit-il confier des sujets d'ordre politique ? Que celui-là administre les affaires en homme politique, qu'il ne feigne pas d'admettre la rectitude de la règle, car tous n'ont pas exactement été tirés au cordeau ; par suite, si l'on n'admet pas l'obliquité immédiatement, on rejette aussi ce qui en découle[63].

Il décrit donc trois espèces d'âmes : la première, affranchie du corps de manière permanente ; la deuxième, certes avec de nombreux affects, mais où l'âme reste au centre de son action. Ici, les aspects extérieurs, corporels ou émotionnels, sont plus importants et plus présents, et « l'homme politique » est celui qui connaît ses émotions, les accepte et sait y résister quand leurs manifestations ne conviendraient pas[64]. La dernière, c'est justement quand l'individu échoue à maintenir cette moyenne et se lance dans une vie portée vers les passions et les plaisirs. C'est d'ailleurs cette théorie qui lui permet d'expliquer que Zoé ne résiste pas aux feux de l'amour[65].

Kaldellis a montré par ailleurs que le bon empereur est avant tout défini par son comportement (ἦθος). Suivant un développement tout à fait platonicien, Psellos affirme que l'idéal reste l'empereur philosophe, état que Romain III Argyros ne parvient pas à atteindre[66] car il peut faire autre chose qu'exprimer l'illusion de la perfection : « la dissimulation chez lui se trouvait être plus grande que la vérité »[67]. Romain cherche l'explication des choses cachées sans intermédiaire, **[47]** sans recours aux « vrais » philosophes et ne peut donc qu'échouer[68]. Toute cette faiblesse intellectuelle est illustrée au moment de sa mort : devenu tellement faible, l'empereur n'est plus qu'une enveloppe vide qui flotte dans le costume impérial[69].

Sachant que l'empereur ne peut être pleinement empereur et pleinement philosophe, il peut être soumis aux émotions sans déroger à sa fonction impériale et cela peut même devenir une qualité. Michel Psellos cherche à sonder les cœurs et les émotions des empereurs. Il les compare à l'idéal chrétien classique (piété, justice, philanthropie) et il constate que bien évidemment les empereurs sont faillibles : Basile

---

[62] *Cant. des cant.*, V, 3.
[63] Psellos, *Chronographie*, II, 6c-VIII, 75-76.
[64] Voir l'attitude de Michel Psellos lui-même qui n'est pas toujours le philosophe insensible que l'on pourrait croire lorsqu'il est effrayé par la foule à la poursuite de Michel V et qu'il en vient à prendre en pitié celui qu'il qualifie par ailleurs de tyran. C'est la même chose avec Michel Psellos, homme privé, lorsqu'il relate les larmes et les émotions qui sont les siennes au moment des naissances dans sa famille, Michel Psellos, *Messaionikè Bibliothèkè*, V, n°72, à Jean Doukas, 307-8 et n°157, à Constantin Cérulaire, p. 409-12, A. Leroy-Moligen, « La descendance adoptive de Psellos », *Byzantion*, 31 (1969), 185-99.
[65] Psellos, *Chronographie*, I, 3-XIX, 45^{1-10}.
[66] Sur Michel Psellos et Platon, voir, entre autre, A. Kaldellis, *The Argument*, 5-6, sur le rôle de l'ἦθος, *idem*, 22-28.
[67] Psellos, *Chronographie*, I, 3-XIII, 40^{3-4}. Adaptation de l'expression de Platon : « ce serait des apparences et non pas des réalités », Platon : Rep. 596^{c}.
[68] Psellos, *Chronographie*, I, 3-XIII, 41^{9-13}.
[69] Psellos, *Chronographie*, I, 3-XXIV, 50^{20-23}.

II est proche du tyran ; Constantin VIII est un jouisseur et fait le mal[70] ; Romain III Argyros dilapide le trésor et joue de manière ridicule au philosophe ; Constantin IX Monomaque est également un jouisseur mais il ne fait pas le mal, si ce n'est en dilapidant le trésor impérial ; enfin, Zoé, Théodora et Eudocie sont des femmes[71]. Ne pouvant être pleinement philosophe mais ne devant pas être non plus soumis au diktat du corps, il faut pour Psellos que l'empereur développe une philosophie politique qui tolère les élans du corps et du cœur. Ce sont les conseillers des empereurs qui fournissent les arguments. Ainsi, selon Léon Paraspondylès, déjà bien étudié, un homme de pouvoir ne doit pas être insensible car l'empereur ne vit pas hors du monde et donc il doit exister[72]. Constantin Leichoudès incarne les qualités essentielles. Il est *politikon*, *gennaion* et règle les affaires de la manière la plus efficace : **[48]**

> Mais pour cet homme, la constitution de sa nature a suffi à toute exactitude et à toute direction, il règle les affaires non pas en orateur, mais en philosophe, car on ne le prend pas ici à bavarder, et là, à jouer un rôle ; mais, par la mise en œuvre d'une unique qualité, il suffit aux deux vies. Si on le considérait comme homme d'État, on le trouvait orné de la majesté ecclésiastique ; si on l'abordait comme patriarche, quoique d'ordinaire, on éprouvât un sentiment de crainte et de tremblement, on le trouvait avec ses manières austères, brillant de toutes les grâces de l'homme d'état avec la fermeté de caractère et une gravité souriante, si bien que toute sa vie inspirait la confiance, ici, sa vie militaire, sa vie politique, là sa magnificence, son affabilité[73].

Ainsi, l'empereur peut « se laisser aller » si, et seulement si, il se repose sur une série de conseillers qui le déchargent des exigences philosophiques. Si l'on reprend la théorie des trois types d'âmes définie par Psellos dans la *Chronographie* et si on la confronte à la réalité des empereurs, nous sommes contraints de constater, après le savant du XIe siècle, que les empereurs sont finalement des hommes comme les autres. Constantin IX Monomaque a subi les assauts de ses désirs mais il a réussi à préserver sa principale qualité : la clémence, même si parfois Psellos le regrette. Face aux réalités du monde, face aux réalités du corps, les empereurs ne peuvent jamais être des philosophes, et surtout le demeurer. De plus, les empereurs n'ont pas reçu une éducation suffisante pour prétendre au titre de philosophe. De même, les philosophes ne peuvent pas parvenir au sommet du pouvoir sans perdre leurs qualités de philosophes. Il faut donc allier les deux pour le meilleur gouvernement et c'est le rôle des seuls philosophes de conseiller les empereurs, rôle qu'il pense enfin atteindre avec la prise du pouvoir

---

[70] Selon Kaldellis, *The Argument,* 51-61, il reprend là, les théories d'Onasandre qui exprime la nécessité pour le général d'être un ascète. Il existe une piste de recherche féconde avec l'autre œuvre historique de Michel Psellos, l'*Historia Syntomos*, voir par exemple, J. N. Ljubarskij, « Somes notes on the Newly Discovered historical Works by Psellos », *To Ellènikon, Studies in Honor of Sp. Vryonis*, V. 1, New Rochelle-New York 1993, 213-28.

[71] Psellos, *Chronographie*, II, 7d-V, 154-5, argument que l'on ne retrouve évidement pas dans les discours qu'il adresse aux impératrices. Psellos exprime clairement sa préférence pour un pouvoir masculin : « L'élément civil et le militaire étaient d'accord pour se soumettre à des femmes, leurs souveraines, et ils leur obéissaient mieux si un prince qui en impose eut siégé devant eux et leur eut donné des ordres d'une manière plus arrogante », Psellos, *Chronographie*, I, 6a-I, 117^{3-6}. Dans la pensée psellienne et les pratiques byzantines, le pouvoir exercé par une femme seule est possible mais n'est pas la bonne solution comme le montre le « nécessaire » mariage de Zoé ou le remariage d'Eudocie avec Romain Diogénès alors qu'elle avait promis à Constantin X Doukas de ne pas le faire.

[72] Psellos, *Chronographie*, II, 6c-VI-IX, 74-76, sur les relations complexes entre les deux hommes. E. De Vries-van der Helden, « Les amitiés dangereuses », *Byzantino Slavica*, 60 (1999), 315-50 ; Kaldellis, *The Argument*, 154-65.

[73] Psellos, *Chronographie*, II, 7a-LXVI, 124^{13-24}.

d'Isaac Ier Comnène[74]. Par conséquent, les empereurs de Psellos n'opposent pas raison et affects, ils posent juste la question des rapports entre les deux. En définissant que l'émotion est utile aux gouvernants, Psellos nous montre un autre aspect de l'image impériale qui va au-delà de l'image officielle, figée : l'empereur au quotidien, c'est-à-dire dans sa pratique du pouvoir. S'il est facile pour un empereur de rejeter les émotions lors des entrevues officielles, c'est évidement plus difficile dans la pratique effective du pouvoir.

[74] Kaldellis insiste sur l'hostilité de Psellos envers les moines et les astrologues, Kaldellis, *The Argument*, 80-89.